

**Liberté**

**LIBERTÉ**  
ART & POLITIQUE

## L'exaspération

Jean-Pierre Issenhuth

Volume 35, numéro 4-5 (208-209), août–octobre 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31568ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Issenhuth, J.-P. (1993). L'exaspération. *Liberté*, 35(4-5), 247–250.

---

# RÊVERIE

---

---

JEAN-PIERRE ISSENHUTH

## L'EXASPÉRATION

À dix-huit ans, pour survivre en étudiant, j'étais surveillant au pair dans un collège qui dominait la ville de Nancy. Je m'occupais d'un dortoir que je réveillais à six heures, puis surveillais l'étude du matin, de six heures et demie à sept heures et demie. Libre jusqu'aux deux heures d'étude du soir, je remontais au dortoir après la récréation qui suivait le souper. En surveillant les trois heures d'étude, j'écrivais une épopée.

J'avais lu que les livres d'Homère, l'un par l'aventure collective, l'autre par l'aventure individuelle, étaient les sources jumelles de toute littérature, et il m'était venu l'idée modeste de mélanger les sources et de refaire tout Homère en un seul volume plus moderne.

Le héros de l'histoire devait beaucoup à ma personnalité plombée. C'était un exaspéré permanent, mais, loin de le porter à l'exaltation offensive, l'exaspération avait fait de lui un bloc muet. Côté *Odyssée*, il s'en allait vivre dans une cabane à l'écart de tout. Côté *Iliade*, les concitoyens avec qui il avait rompu envoyaient des expéditions à sa recherche. Ils s'obstinaient à vouloir le ramener à une vie plus décente et à des pensées plus saines. Leur vexation d'avoir été laissés pour compte était le ressort supposé de l'action — un ressort de carton-pâte : savoir le sauvage au diable vert aurait dû plutôt les soulager. Il n'en était rien. Les expéditions se succédaient et toutes échouaient. À l'approche de la

cabane, les véhicules s'emballaient et se désintégraient. Le mutisme du sauvage semblait les aspirer dans son vide. Laisseé chaque fois sans nouvelles, la municipalité d'origine du héros, qui portait le nom un peu chargé de Calvaire-sur-Morne, organisait un nouveau convoi, ne fût-ce que pour enquêter sur la disparition des précédents. Le principe d'engendrement et de succession de l'histoire était simple, le héros brillait par son absence et toute la couleur héroï-comique devait émaner des caravanes.

Il y avait une expédition de militaires-technologues, une de politiciens, une de vendeurs, une de travailleurs qu'un camion emportait vers un avenir radieux, une de pédants tirés par un attelage de licornes, une d'humoristes, quelques autres que j'oublie et, enfin, inoubliable, une expédition de poètes, tous plus marginaux les uns que les autres. C'était de loin l'expédition la plus nauséuse. Les poètes devaient déloger le héros et forcer son retour à coups de citations et de déclamations irrésistibles, dans une véritable prémonition des nuits de la poésie. La désintégration de la caravane des poètes était le *jackpot* de l'épopée. L'idée devait venir de *La grande beuverie* de Daumal ou de la triste opinion que j'avais déjà des poètes — une lubie pure, puisque je n'en connaissais aucun. Il y eut plusieurs versions de l'histoire. Sans trouver quoi, j'avais la sensation permanente que quelque chose clochait. Au bout d'un an de surveillance, dégoûté, je mis de côté le genre épique. Il était évident que je n'avais pas enfoncé Homère et que l'épopée, même travestie, ne me réussirait jamais.

À ce moment-là, j'ignorais que le genre reviendrait me harceler à heures fixes, par poussées bénignes qui feraient dévier des écrits de toutes sortes, et qu'il connaîtrait une résurgence imposante vingt ans après. Alors une mouture différente de la même histoire verrait le jour, cette fois sur fond de découvertes mirifiques en

sciences humaines, faites à la faveur d'un appareil photo déréglé, et tout se dissiperait de nouveau comme une bulle nauséabonde, à force de péripéties affligeantes au bord d'une rivière alcoolisée. Dans cette nouvelle mouture, un nouveau poète, messenger de l'ancienne histoire, jouait un rôle ambigu de tête-à-claques et de révélateur de mystères bidon. Détail significatif : l'Ézéchiél de 1965 était devenu Elvis et, avec ce glissement du nom du héros, un soupçon de solennité biblique avait sombré lui aussi dans la farce. Projeté aux avant-postes des sciences humaines par son appareil photo, Elvis avait disparu. Un éminent chercheur le cherchait. En fin de compte, égaré par une ribambelle de témoins toqués, plongé dans un cloaque d'arguties, de commérages, de sophismes, de logique démente, il abandonnait la partie, et le mystère se refermait sur Elvis. La parenté avec l'histoire de 1965 sautait aux yeux : c'était encore l'échec, avec perte et fracas, de la quête d'un héros absent. La pression instable du style, équivalente, laissait la même impression pénible. Les mots proliféraient comme les champignons sur une souche. En écrivant, prise d'une frénésie d'invention ingouvernable, ma tête avait encore manqué d'éclater.

Avais-je affaire, dans les deux cas, à des perturbations engendrées par un simple grain de sable, introuvable après coup dans l'amoncellement de ses suites ? Imaginez un choc très léger, une petite phrase anodine comme *La Muse regarda sa montre*. En la laissant distraitemment développer ses conséquences, qu'obtiendrait-on au bout de quelques heures, de quelques jours, de quelques mois ? Imaginez l'effet boule de neige, les déraillements, les ravages ! À quelles poudres endormies la petite phrase n'aurait-elle pas mis le feu ?

La première épopée n'avait donc pas été un accident, ni une simple erreur de jeunesse. C'était un *la*, donné dès le début, dont les métamorphoses me poursuivraient longtemps, peut-être toujours. Pour que

des phobies cessent de prendre corps, comme je voyais qu'elles l'avaient fait deux fois, il faudrait que l'exaspération s'éteigne — et les sujets d'exaspération se multiplient — ou qu'elle suive son cours naturel vers la fulmination directe, le débordement rageur continu. Cette manière m'étant étrangère, je suppose que le grotesque délirant est la libération d'une exaspération restée longtemps souterraine.

Sous cette forme, je lui trouve à vrai dire des fruits encore plus inattendus que l'imagination bouffonne. Je la reconnais, l'exaspération tue, dans les précipités crispés, « à bout de patience », de Char. Je la reconnais dans le peu de mots — « sang par écume », « désastre obscur », éclatement « avec furie et silence », « tourbillon d'hilarité et d'horreur » — du doux, de l'aimable, du serein, du très paisible Mallarmé, poète d'une brutalité extrême, metteur en scène avant la lettre du choc des particules accélérées. Je la reconnais jusque dans la Terre, réellement lancée dans  $x$  tourbillons simultanés, à des vitesses inimaginables, vers un Grand Attracteur inconnu, mais où tout paraît immobile.